



Radu Mihaileanu

Né le 23 avril 1958 à Bucarest (Roumanie). Radu Mihaileanu est le fils de Mordechai Buchman, journaliste juif et communiste, déporté en camp de travail par les Nazis, et qui, après s'être évadé, choisit de changer d'identité - c'est sous son nouveau nom, Ion Mihaileanu, qu'il écrit le scénario d'un film de Pintilie. Animateur d'une troupe de théâtre en Roumanie, Radu Mihaileanu fuit la dictature de Ceausescu en 1980 et migre vers Israël, avant de s'installer en France. Élève à l'IDHEC, il travaille dans les années 80 comme monteur, puis assistant réalisateur, notamment auprès de Marco Ferreri, tout en signant parallèlement une poignée de courts métrages. En 1993, Radu Mihaileanu tourne son premier long métrage, *Trahir*, qui conte les démêlés d'un poète roumain dissident avec le régime stalinien. Mais c'est avec son deuxième opus, *Train de vie*, primé à Venise et Sundance, que le cinéaste accède à la reconnaissance internationale : cette fable teintée d'humour juif aborde la Shoah sous un angle original, l'organisation d'un faux train de déportation par des villageois qui espèrent ainsi échapper aux camps de la mort. Les thèmes chers au cinéaste - l'exil, l'identité - sont au cœur de son troisième film, *Va, vis et deviens*, très remarqué au Festival de Berlin : le cinéaste, qui a fait appel à Roschdy Zem et Yaël Abecassis, s'inspire cette fois de l'histoire des Juifs éthiopiens envoyés en Israël au milieu des années 80. Une histoire qui lui permet de remporter le César du meilleur scénario en 2006. Une récompense couronnant au passage une belle carrière en salle avec plus de 400 000 spectateurs. Il prolongera ensuite son regard sur le sujet à travers un documentaire : *Opération Moïse*. En 2009, avec plus de légèreté mais non sans émotion, il réalise *Le Concert*, avec l'acteur russe Aleksei Guskov et Mélanie Laurent.

LE CONCERT

2009 (sortie France : 4 novembre 2009) - France / Italie / Roumanie / Belgique - couleur - 2h00

film de **Radu Mihaileanu**

scénario : **Radu Mihaileanu** avec la collaboration de **Matthew Robbins**, d'après une histoire de **Thierry Degrandi** et **Hector Cabello Reyes** - image : **Laurent Dailland** - montage : **Ludovic Troch** - premier assistant réalisateur : **Olivier Jacquet** - décors : **Stanislas Reydellet** et **Christian Niculescu** - costumes : **Viorica Petrovici** - musique : **Armand Amar** - son : **Pierre Excoffier** et **Bruno Tarière** - production : **Oi Oi Productions, Les Productions du Trésor, France 3 Cinéma, EuropaCorp, Castel Films, Panache Prod., RTBF et Bim Distribuzione** - producteur : **Alain Attal** - distribution : **EuropaCorp.**

avec : **Alexei Guskov** (Andrei Filipov), **Dimitri Nazarov** (Sacha Grossman), **Mélanie Laurent** (Anne-Marie Jacquet), **François Berléand** (Olivier Morne Duplessis), **Miou Miou** (Gaylène de La Rivière), **Valeri Barinov** (Ivan Gavrilov), **Anna Kamenkova Pavlova** (Irina Filipovna), **Lionel Abelanski** (Jean-Paul Carrère), **Alexander Komissarov** (Victor Vikitch), **Ramzy Bédia** (le patron du Trou Normand).

ENTRETIEN AVEC RADU MIHAILEANU

Dans *Le Concert*, comme dans vos autres films, vous réussissez à faire passer un message sur les régimes dictatoriaux, tout en signant un vrai film populaire, totalement accessible. Pensez-vous que ce soit le meilleur moyen pour parler de liberté, d'identité ?

Radu Mihaileanu - Il n'y a pas de hiérarchie ; il n'y a pas de meilleur ou de moins bon moyen. C'est simplement celui qui me correspond. Effectivement j'ai eu le malheur - ou la chance ! - de naître et de vivre sous une dictature qui m'a marqué à vie. Je suis marqué à vie par les problèmes politiques, sociaux, la question de la démocratie et surtout celle de la liberté. En même temps, je ne me contrais pas. Je ne cherche pas un langage ou un effet. Je suis comme ça. Dans les pires moments, les pires tragédies que ma famille ou moi-même avons vécus, je ne réagis que par l'humour. J'essaie d'être positif parce que le temps qui nous est donné est court. Dire que c'est populaire, pas populaire... Quand on fait un film on ne pense pas vraiment à cela, même si on souhaite toujours, bien évidemment, qu'un large public vous suive. Ceux qui disent que cela leur est égal de plaire aux spectateurs ne sont pas sincères. Mais on n'est pas prêt à se trahir soi-même pour obtenir cela. On a envie que les spectateurs comprennent et épousent notre point de vue ; mais sans qu'on les y force. Vous sentez-vous proche du nouveau cinéma roumain, post-Ceausescu, très présent et souvent primé dans les compétitions internationales depuis quelques années ?

Ces réalisateurs sont tous de très bons amis. Nous sommes très proches les uns des autres. Je ne fais, hélas, pas partie de cette vague-là. J'aurais beaucoup aimé, mais je suis plus âgé qu'eux. Leur cinéma est, aujourd'hui, l'un des meilleurs au monde. Je dis cela avec le regret de ne pas en être. Cristi Puiu est un immense réalisateur ; Cristian Mungiu, qui était mon assistant sur *Train de vie*, est devenu également l'un des meilleurs ; Porumboiu, Nae Caranfil... Il y en a plein ! Cela dit, pour ma part, je fais un cinéma un petit peu différent. J'ai cette sève roumaine qui vient de Ionesco et de ce bordel identitaire qu'est la Roumanie, entre slaves, gitans, juifs, latins, balkaniques..., mais j'ai un langage cinématographique un peu plus chaotique que cette nouvelle vague roumaine qui, pour la plupart, fait un cinéma plus réaliste et plus ancré dans ce qu'est la société roumaine actuelle. J'aurais vraiment aimé faire partie de ce groupe, mais je ne peux pas usurper ce qui ne m'appartient pas. Je ne vis pas là-bas...

Vous employez le mot "usurpation". Or, précisément, dans vos films, que ce soit *Train de vie*, *Va, vis et deviens* ou *Le Concert*, les personnages usent d'un demi-mensonge, d'une demi-usurpation. Pensez-vous que ces demi-usurpations, qui sont comme un retournement des méthodes de l'opresseur au profit de vos protagonistes, soit un des chemins possibles vers la liberté et l'identité retrouvée, tant dans un contexte totalitaire que dans une société un peu paranoïaque comme Israël ?

Il n'y a pas qu'Israël. Dans le monde d'aujourd'hui en général, revient ce thème que j'appelle, pour mes personnages, l'imposture positive. C'est en fait une imposture extérieure, c'est-à-dire qu'ils ne trahissent jamais leur âme, ni ce qu'ils sont profondément. Dans ce monde de l'apparence où ils vivent, ils doivent usurper et passer au-delà de l'apparence par une imposture personnelle mais toujours pour s'affranchir, pour survivre et pour se remettre debout, pour retrouver leur dignité. Dans *Train de vie*, on leur vole la condition humaine par racisme et intolérance. Dans *Va, vis et deviens*, on ne veut sauver qu'une partie de ces Éthiopiens (Israël n'est pas le seul à adopter cette attitude : une grande partie de l'humanité ferme les yeux sur le malheur de l'autre). Enfin, dans *Le Concert*, on a brisé des gens, on les a humiliés. Ils devraient être à

genoux à tout jamais, mais ils trouvent des ressources en eux-mêmes et découvrent que la seule condition valable pour un être humain, c'est d'être debout, de retrouver la dignité et surtout l'estime de soi. Ils sont donc obligés par le destin, par les circonstances de cette vie contemporaine, d'adopter l'imposture positive. Ils retournent alors à leur profit l'image que la société a donné, en l'occurrence de leur ancien orchestre du Bolchoï, le seul qui puisse être invité. La société a nié, puis oublié la flamme qui brûlait en eux. Ils ont été brimés, brisés au point qu'ils ne se faisaient même plus confiance, mais soudain le destin leur envoie un petit message, un signe, et ils vont se remettre debout. Difficilement, dans la crainte, le bazar et l'humour, mais debout, grâce à cette petite boucle de l'imposture positive qui n'est pas un trajet rectiligne

Vous avez tourné de nombreuses scènes du *Concert* en Roumanie. Avez-vous l'intention de retourner travailler là-bas ?

J'ai fait déjà trois films en Roumanie. J'y suis retourné très vite après la Révolution, dès 1990 (avant, j'étais exilé politique), en visite puisque j'habite Paris depuis maintenant trente ans. J'ai fait *Trahir* entièrement en Roumanie, *Train de vie* aussi et j'ai reconstitué de nombreuses scènes moscovites du *Concert* à Bucarest. J'ai peu de famille mais, entre deux tournages, j'y vais souvent voir des amis. J'y suis aussi invité pour certaines circonstances officielles et j'en suis ravi.

Propos recueillis par Marguerite Debiesse et Marine Quinchan - Fiches du Cinéma

À l'époque de Leonid Brejnev, le réputé chef d'orchestre du Bolchoï a été licencié en pleine gloire pour avoir refusé de se séparer de ses musiciens juifs. Trente ans plus tard, alors qu'il est homme de ménage, il intercepte par hasard un fax du Théâtre du Châtelet invitant l'orchestre officiel du Bolchoï à venir jouer à Paris. Il imagine alors une supercherie : se faire passer pour le Bolchoï en réunissant ses anciens musiciens et venir jouer le concert pour violon et orchestre de Tchaïkovski, uvre qu'il chercha jadis à interpréter jusqu'à la perfection avant que la politique totalitaire de Brejnev ne l'en empêche. La violoniste avec laquelle il peaufina l'œuvre de Tchaïkovski étant morte, il sollicite pour la remplacer une virtuose française, Anne-Marie Jacquet.

Cette revanche d'artistes humiliés, mis au ban de la société, donne lieu à trois épisodes. Les deux premiers sont teintés de burlesque. Ils relatent l'activisme effréné du chef d'orchestre et de son manager pour convaincre des "has been" de reprendre leurs instruments, leur ratissage de semi clodos et gitans, le déploiement de ruses, trafics et systèmes D pour obtenir costumes, chaussures, passeports, visas. Puis le débarquement de cette tribu hétéroclite dans la ville Lumière, son indiscipline, ses mœurs de barbares de l'Est dans un pays civilisé. Le parler-français de ces moscovites en goguette concourt à la cocasserie des situations.

Placé sous le registre du lyrisme et de l'émotion, le troisième épisode retrace le concert, avec un triple suspense. L'orchestre "bidon" pourra-t-il jouer le Concerto au nez et à la barbe du directeur du Bolchoï qui, malencontreuse coïncidence, est venu passer des vacances à Paris et a découvert les affiches du Châtelet ? Les bras cassés se faisant passer pour les musiciens officiels parviendront-ils à trouver l'harmonie avec une soliste qu'ils ne connaissent pas ? Qui est donc cette violoniste star obsédée par sa carrière mais traînant une blessure d'orpheline ignorant tout de ses parents ?

Parfois poussive, portée par une énergie typiquement slave, l'épopée trouve sa vraie raison d'être artistique dans ce dernier quart d'heure qui dénoue les nœuds de l'intrigue et sublime cette fameuse idée d'une "ultime harmonie", illustrant l'instant magique où le violon entraîne l'orchestre, où l'individu et le collectif ne font qu'un.

En filigrane, on retrouve l'idée forte du cinéma de Radu Mihaileanu, fils d'un juif roumain ayant dû changer de nom pour survivre : celle de la fatalité de devoir se faire passer pour ce qu'on n'est pas afin d'imposer son identité. *Train de vie*, son premier film, retraçait le périple d'un groupe de juifs créant un faux train de déportés pour échapper aux nazis. *Va, vis et reviens* montrait un "tricheur", gosse éthiopien réfugié au Soudan, que sa mère faisait passer pour juif afin de le faire bénéficier de l'opération Moïse grâce à laquelle huit mille falashas furent transférés en Israël... En ces temps d'individualisme à tous crins, il conjugue ici son obsession de l'imposture rédemptrice avec une réflexion sur la beauté des combats solidaires.

Jean-Luc Douin - Le Monde

Radu Mihaileanu aime à l'évidence les histoires, riches en péripéties et en sentiments, qui flirtent avec la fable et stigmatisent ainsi les dérives de la grande Histoire. Rappelons pour mémoire qu'ayant fui en 1980 le régime de Ceausescu, le cinéaste a quelque expérience des méfaits du totalitarisme. *Le Concert* ne déroge pas à ses thèmes favoris. Faisant fi des vraisemblances, il emporte sur son passage ratiocinations et cartésianisme, pour laisser place à l'émotion finale. Mais avant d'en arriver là il multiplie les situations cocasses et les clichés dans un tragi-comique échevelé, foisonnant, très slave somme toute. Les monomaniaques de l'épure et de la légèreté en seront pour leurs frais car, il faut le dire, Mihaileanu ne fait pas dans la dentelle. Ses musiciens pensent davantage à gagner trois sous qu'à servir Tchaïkovski, ses oligarques sont mafieux, forcément, ses communistes sont nostalgiques, pathétiquement, son restaurateur arabe fait dans la pacotille orientale... Seuls ses personnages principaux échappent à la caricature. Et pourtant ça marche, car, quoi qu'on se dise, le réalisateur impose un rythme enlevé et passe avec fluidité du rire aux larmes. Aussi chargée qu'elle soit, Mihaileanu tient sa barque avec fermeté et nous conduit là où il voulait, à cette formidable séquence du concert, superbement filmée et interprétée avec une rare intensité (magnifique Mélanie Laurent), qui balaye nos réserves et nous embarque dans une émotion pure, proche de cette ultime harmonie entre le groupe et l'individu que recherchent orchestre et soliste.

M.D. - Fiches du Cinéma

ATTENTION ERRATUM

LA PROCHAINE SÉANCE

CINÉ-DROIT A ÉTÉ OMISE DANS
LE RÉCENT BULLETIN.

MARDI 08 DÉCEMBRE À 20H30

À LA PLACE DE LA SÉANCE

LE **CONCERT** À 20H45

SERA PROJETÉ LE FILM

DE VOLKER SCHLÖNDORFF

LES TROIS VIES DE RITA VOGT